CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L. Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch … Olivier Py / A. Altinoglu.

Sur la douzaine d'opéras que **Camille Saint-Saëns** composa entre 1872 et 1911, c'est bien simple… on n'en joue qu'un seul régulièrement, son fameux « Samson et Dalila » (dont l'Opéra Grand Avignon mettra à son affiche en juin prochain), et qui demeure donc le seul à être joué sans interruption depuis sa création à l'Opéra de Weimar en 1877 (grâce à l'indéfectible soutien de Liszt). De tous les ouvrages du compositeur français (Déjanire, Ascanio, Phryné ou Proserpine), un seul – après Samson -, a laissé quelques traces durables : Henry VIII dont les barytons chantent quelquefois en récital l'air « Qui donc commande quand il aime ? ». Les librettistes Pierre Léonce Détroyat et Armand Silvestre proposèrent d'abord leur livret à son aîné Charles Gounod qui le refusa, car il n'aimait pas le personnage qu'il aurait dû défendre en musique, ce « pourceau couronné, ce Barbe-Bleue émérite, doublé d'un pitoyable et vaniteux théologien » selon ses

propres mots ! Henry VIII, qui échut donc à Saint-Saëns, est un ouvrage dont les teintes délicates et l'intimité dominent largement, et où le compositeur fait ressortir la cruauté du drame, en la mettant en contrepoint d'une ambiance et d'une distinction toutes royales. Henry VIII, après tout et on le sait, était un musicien subtil ; il est ici à la fois monstrueux et délicat, cruel et passionnément épris. Anne de Boleyn n'est pas moins monstrueuse d'ambition et pourtant fragile, car elle pressent déjà sa fin tragique. Quant à Catherine d'Aragon, elle évolue de la douceur à la fermeté sans jamais se départir de sa noblesse.

La nouvelle reprise de cette opéra malchanceux au Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles – après les essais du Théâtre Impérial de Compiègne (avec Philippe Rouillon et Michèle Command) en 1991 et le Gran Teatre del Liceu (avec Simon Estes et Montserrat Caballé) en 2002 – fait donc figure d'événement, et le voyage vers la Capitale belge (le titre est à l'affiche jusqu'au 27 mai) paraît s'imposer à tout amateur de rareté lyrique et / ou du genre « Grand-Opéra français » auquel il s'apparente.

L'événement, c'est aussi que **Peter de Caluwe** a fait appel au duo (sur scène comme dans la vie) **Olivier Py** / **Pierre-André Weitz** pour mettre en images ce grand-opéra – après l'éclatante réussite qu'avait constitué le parangon du genre, en 2011 sur cette même scène : leurs inoubliables « Huguenots » de Meyerbeer (repris la saison dernière in loco). L'on pouvait faire confiance à l'ancien directeur du Festival d'Avignon – auto-proclamé dans le programme de salle (et à juste titre !) comme « Monsieur Grand-Opéra » – de donner tout son lustre à ce flamboyant ouvrage.

Py n'occulte rien de la violence du Monarque (son air « *Si j'apprends qu'on s'est raillé de moi, la hâche désormais…* ») et de son époque, qu'il transpose ici à celle du livret, c'est-à-dire en pleine révolution industrielle du dernier quart du 19ème siècle, ce dont atteste les costumes des

protagonistes comme du chœur (à l'exception de Jeanne d'Aragon, qui conserve ses oripeaux du XVIème siècle). On y retrouve, grâce à son scénographe **Pierre-André Weitz**, le même goût du faste et du spectaculaire qui avait déjà fait le succès des Huguenots précités, avec ces magnifiques éléments de décors mobiles formant un palais sombre et noir, mais munificent. On y retrouve aussi les éclairages violents (alla Caravage) qu'il affectionne tant (ici réglés par **Bertrand Killy**) et ces scènes de foule qu'il manie comme personne, de même que sa marotte pour les hommes nus parmi les danseurs (mais un seul se prête au « jeu » ce soir !) dans les nombreuses chorégraphies dont la partition est truffée.

Las, le grand ballet (de 25 minutes !) qui clôt l'acte II et qui devait être interprété (par une brillante équipe de dix danseurs, pendant l'entracte) sur une scène placée à l'extérieur sur le parvis du théâtre a dû être supprimé au dernier moment à cause de la pluie, les écrans placés un peu partout dans le théâtre montrant une image figée de ce podium trempé, tandis que la musique (enregistrée) du ballet résonnait depuis des enceintes. Certaines scènes particulièrement fortes impriment la rétine et donnent toute sa saveur à la direction d'acteurs qui est l'un des points forts d'Olivier Py. Ainsi de la scène du supplice de Buckingham (qui se confond ici avec la crucifixion du Christ, au travers d'une majestueuse reproduction d'une toile du Tintoret), de la fameuse « scène du Synode » (avec son grand effet musical paroxystique), ou cette scène (un peu gratuite cependant, même si elle « colle » à l'idée du metteur en scène qui relie le contexte sociétal du règne de Henry VIII à celui de la période de la transposition) – où une locomotive surgissant du fond du plateau vient défoncer le mur du palais, pour un effet de surprise garanti sur un public estomaqué.

Nouvelle production à La Monnaie, Bruxelles

Olivier Py, « monsieur Grand Opéra » après ses Huguenots flamboyants in loco réussit un somptueux et sombre Henry VIII où domine Lionel Lhote dans le rôle-titre



Pour défendre la partition, il fallait une équipe de comédiens / chanteurs aguerrie, et le contrat est en grande partie tenu, à quelques exceptions et bémols près – les chanteurs capables de chanter ce répertoire, on le sait aussi, n'étant pas légion. Dans le rôle-titre, à seigneur tout honneur puisqu'il est non seulement la pierre angulaire du spectacle mais aussi le chanteur qui domine les débats et rallie tous les suffrages, le baryton wallon **Lionel Lhote** est un Henry VIII de rêve, cochant toutes les cases que nécessite sa partie (les mêmes que réclament Posa dans Don Carlos de Verdi auquel

l'ouvrage offre nombre de troublantes similitudes) : noblesse d'accent, beauté et mordant du timbre, autorité, puissance vocale, des qualités doublées d'une magistrale présence scénique.

Si **Marie-Adeline Henry** (Catherine) est bien le « falcon » qu'exige la partition, c'est au prix de suraigus constamment criés et perçants (dont un ou deux partent même totalement en vrille, au cours de la soirée), mais la chanteuse a heureusement aussi l'occasion de chanter dans la douceur de son beau soprano lyrique, et elle déclenche une longue ovation méritée à la fin de son long air (final) à l'acte IV : un air « Oh, souvenirs cruels » où l'artiste chante la douleur de la reine déchue, en sachant trouver des accents d'un pathétisme touchant. Anne Boleyn, sa rivale, est la mezzo française **Nora Gubisch**, dont la diction n'est pas toujours châtiée, mais la voix assez capiteuse et charnue pour rendre justice à son personnage.

Dommage, le ténor britannique **Ed Lyon**, dans le rôle central (bien qu'obscur historiquement parlant) de Don Gomez de Féria, ne se situe pas à la même hauteur, car ce tenorino qui serait certainement très bien en Elvino ou Don Ottavio n'a rien du ténor lyrique (voire héroïque) exigé par la partition (il y aurait fallu un Enea Scala – présent sur cette même scène le mois dernier dans Bastarda / mars 2023). En revanche, **Vincent Le Texier** – dans une forme éblouissante ce soir – campe un grandiose Cardinal Campeggio, le légat du Pape envoyé à la cour d'Angleterre, avec sa voix péremptoire et noire, et un jeu scénique particulièrement abouti. Dans les rôles secondaires, se détachent le Norfolk du baryton belge **Werner van Mechelen** et le Surrey du ténor **Enguerrand de Hys**, excellents de diction et dans leur ligne de chant, tandis que l'on regrette que le rôle de Cranmer, confié ici à la belle basse de Jérôme Varnier, ne soit réduit qu'à quelques courtes interventions.

En fosse, l'**Orchestre Symphonique de La Monnaie** brille de mille feux, sous la battue de son directeur musical **Alain Altinoglu**, dont la direction évolue dans cet opéra semé d'élégantes embûches avec infiniment de naturel et d'éclat mêlés, tandis que le chœur « maison » se couvre de gloire dans une partition où il est particulièrement sollicité. Une inoubliable soirée de « Grand-Opéra » – comme le Théâtre Royal de La Monnaie nous a habitués à en vivre !



CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L. Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch, V. Le Texier… **Olivier Py** / A. Altinoglu. Photos © Matthias Baus

VIDÉO : teaser de « Henry VIII » au Théâtre Royal de La Monnaie par Olivier Py

LIRE aussi notre présentation du live streaming HENRY VIII de Saint-Saëns à la Monnaie, le 16 mai 2023 :

https://www.classiquenews.com/live-streaming-opera-saint-saens-henry-viii-bruxelles-de-munt-la-monnaie-le-16-mai-2023-19h-cet/

LIVE STREAMING, opéra. SAINT-SAËNS : Henry VIII – Bruxelles, De Munt / La Monnaie, le 16 mai 2023, 19h CET

STREAMING OPERA

–

STREAMING OPERA. HENRY VIII de Saint-Saëns par Olivier Py à La Monnaie de Bruxelles était diffusé en live streaming le 16 mai 2023 – LIRE ici notre présentation annonce du Streaming OPERA

depuis Bruxelles : https://www.classiquenews.com/live-streaming-opera-saint-saens-henry-viii-bruxelles-de-munt-la-monnaie-le-16-mai-2023-19h-cet/

_____

_

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 9 mai 2023. Paderewski : Manru. T. Blondelle, G. Summerfield, J. Kelly, G. Nagy… K. Kastening / M. Gardolinska.

C'est ébloui que l'on est sorti de l'Opéra national de Lorraine (où la Pologne est tellement importante historiquement parlant…) grâce à cet opéra inconnu qu'est « **Manru** » du tout aussi inconnu compositeur polonais **Ignace Paderewski**. A son époque pourtant, l'homme était une star du piano, en même qu'un compositeur fêté et un homme politique de premier plan puisqu'il ne fut rien moins que le Premier

ministre de son pays natal, juste après le premier conflit mondial ! **Créé en 1901 à l'Opéra de Dresde** (en allemand), l'ouvrage (unique composition lyrique de son auteur) est une partition qui sent bon le post-wagnérisme par sa luxuriance et les nombreux Leitmotiv dont la partition est pétrie, tout en y intégrant une veine mélodique toute latine, inspirée de l'opéra italien et français, et une dernière enfin héritée de la tradition folklorique slave. D'ailleurs le livret de cet opéra (écrit par le dramaturge germanique **Alfred Nossig**) – communément appelé le « Carmen polonais » – oppose deux univers antagoniques et qui s'affrontent (à mort), celui des paysans et celui des tziganes, dont Manru est le chef, alors qu'il est épris de la villageoise Ulana. Après bien des hésitations, Manru abandonne son amoureuse pour revenir dans son clan et à ses racines, mettant au désespoir son énamourée qui se suicide, tout de suite vengée par son soupirant Urok lequel assassine par vengeance autant que par dépit amoureux, le tzigane maudit.

D'abord présenté à l'Opéra de Halle, en Allemagne, le spectacle est proposé ici dans sa version originale allemande (alors que les épisodiques reprises, essentiellement en Pologne, l'avaient été dans une mouture polonaise), et dans une mise en scène confiée à la régisseuse allemande **Katharina Kastening** qui met ici en exergue le caractère universel et intemporel du rejet de l'autre et de sa différence, et ces villageois haineux qui taguent sur les murs de la maisonnée du couple maudit des « On est chez nous » et autre « X », lesquels nous renvoient immanquablement et tristement à notre contemporanéité (d'autant que les costumes de **Gideon Davey**, renvoient à notre époque), avec des tziganes guère plus tolérants, mais c'est une éternelle histoire là-aussi… Belle idée d'avoir divisé la masure du couple en deux, dont les deux différentes parties s'éloignent l'une de l'autre au fur et à mesure que la séparation de Manru d'avec Ulana se précise.

A Nancy, MANRU, drame polonais révélé expose le talent de la soprano française Lucie Pyramaure (Asa) et du violoniste Artur Banaszkiewicz



La distribution réunie à Nancy relève presque du sans-faute, à commencer par le choix des deux héros, le ténor belge **Thomas Blondelle** en Manru et la soprano anglaise **Janis Kelly** en Hedwig. Le premier offre à son personnage sa splendide voix de ténor dramatique, dotée d'inflexions cajoleuses, et d'une endurance à toute épreuve, tandis que la seconde domine sans faille son écrasante partie, avec une voix plus lyrique que

dramatique, mais des aigus d'airain, et ses qualités d'actrice donnent à voir les facettes changeantes de son personnage – tour à tour femme éperdue d'amour puis torturée jusqu'au suicide. Leur duo fonctionne à merveille, culminant dans un duo d'amour d'une intensité véritablement solaire tandis que celui de la séparation s'avère déchirant de dramatisme douloureux.

Dans le rôle de la mère d'Ulana, **Genna Summerfield** (Ulana), après des débuts hésitants et un organe un peu trémulant le temps de se chauffer, reprend les rênes de sa voix, et compose un personnage touchant et complexe, à la fois compatissant et inflexible. Le baryton hongrois **Gylia Nagy** campe un Urok bondissant scéniquement, doté d'une voix à la fois puissante et mordante, incarnant là aussi un personnage complexe et multiple, parfois bienveillant et parfois intrigant et manipulateur. **L'Asa de la soprano française Lucie Pyramaure est la révélation de la soirée**, car voilà une grande voix lyrique déjà prête pour tous les grands rôles pucciniens, large et puissante, à l'aigu sûr et sonore, un talent à suivre de près !
De son côté, le baryton polonais **Tomasz Kumiega** (Oros) fait également sensation, et l'on regrette dès lors qu'il n'intervienne que dans le dernier acte, tandis que le baryton **Halidou Nombre** (Jagu) – dont le programme de salle nous apprend qu'il a été tour à tour ingénieur aéronautique et mannequin –, peut-être ferait-il mieux de retourner à ses premières amoureuses (par ailleurs autrement lucratives) car son baryton est déjà fatigué pour ne pas dire élimé. Ce n'est pas le cas des doigts diaboliques du violoniste virtuose **Artur Banaszkiewicz** qui brille dans les deux longs soli qui lui sont confiés dans les actes II & III, qui soulèvent légitimement l'enthousiasme du public !

Et pour le reste de la partie musicale, on retrouve avec bonheur la cheffe polonaise **Marta Gardolinska**, directrice musicale de l'Opéra national de Lorraine, qui ravit une

nouvelle fois par l’énergie qu’elle insuffle à sa phalange. Superbe cette tension dramatique qui ne se relâche jamais, mais aussi la conviction mise à défendre la partition, tout autant que sa capacité à magnifier les sonorités instrumentales, la plupart du temps rutilantes, voire enivrantes.
Bravo à elle – et à l’Opéra national de Lorraine d’avoir ressuscité cette pépite lyrique et d’avoir permis au public lorrain d’en goûter tous les sortilèges orchestraux comme vocaux !



CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 9 mai 2023. Paderewski : Manru. T. Blondelle, G. Summerfield, J. Kelly, G. Nagy… K. Kastening / M. Gardolinska. Photos © Jean-Louis Fernandez.

VIDÉO : **Artur Banaszkiewicz** joue un extrait de « **Manru** » de Paderewski à l'Opéra national de Lorraine

---

CRITIQUE, danse. PARIS. Bastille, le 25 avril 2023. MAURICE BEJART : 3 ballets. L'Oiseau de feu / Chant d'un Compagnon errant / Boléro

A l'affiche jusqu'au 28 mai, le spectacle regroupe 3 ballets de Maurice Béjart (1927-2007), alors jeune chorégraphe, déjà directeur du Ballet du XXe

siècle (à Bruxelles). Et qui signe outre une écriture furieusement accessible et moderne, *L'Oiseau de feu* de Stravinsky, ballet de 1970 aux rebonds aériens où l'oiseau en rouge – sorte de Phénix révolutionnaire, guide une nuée de créatures en bleu – la partition se veut être un ballet d'oiseau contemporain comme il existe depuis toujours le Lac des cygnes… Béjart fait voler sa nuée de volatiles aux confins du rêve… ; Gustav Mahler pour le duo du Chant du compagnon errant ; enfin surtout, Maurice Ravel et son fabuleux Boléro dont l'urgence se résout en transe.

Pour la constellation chorégraphique conçue par l'astre Béjart, une colonie d'étoiles est annoncée tout au long des représentations jusqu'au 28 mai prochain : **Hugo Marchand, Amandine Albisson**, **Mathieu Ganio**, **Alice Renavand** (laquelle ferait ses adieux le 28 mai prochain…).

Chez Stravinsky, le plateau fait paraître un Oiseau et un Phénix, **Francesco Mura** (photo grand format ci dessus – et ci dessous © J Benhamou) et **Alexandre Gasse**. Tout le travail des bras, singeant les ailes impériales au velouté céleste reste captivant, qu'il s'agisse des tableaux d'ascension ou de tombés. En 1970, c'est l'étoile Michael Denard qui a marqué les esprits (la fabuleux danseur s'est éteint en février dernier). La souplesse des solistes, leur précision expressive captivent, y compris dans le final, moins réussi que ce qui précède.



En 1971, Béjart récidive, inspiré par les danseurs qui forment le duo du ***compagnon errant*** : **Rudolf Noureev et Paolo Bortouzzi.** Excusez du peu… Le chorégraphe illustre la vision de l'errance solitaire à travers un duo au travail, l'élève et son maître, tout affairés sur la partition de Mahler (sur le même sujet / chant d'un compagnon errant) : « Lieder eines fahrenden Gesellen ». Ce soir, séduit la grâce complice des deux danseurs choisis : **Antoine Kirscher** et **Enzo Saugar**. Leur succèderont pour la suite des représentations les non moins attendus Marc Moreau et **Germain Louvet** (qui a triomphé plus récemment dans Dante du Dante Project de McGregor donné simultanément à Garnier).

Apothéose finale, **le Boléro de Ravel** poursuit en 2023 sa fabuleuse trajectoire depuis sa création en 1961… Plus de 60 ans après (!), la danse y accomplit un prodigieux parcours pour le soliste au centre de la table colossale : soit circa 15 / 16 minutes de danse et de transe, où le corps de ballet

masculin est dominé par son bijou central, la danseuse Dorothée Gilbert (à laquelle succèdera **Ludmila Pagliero**) : plus athlétique qu'élégante, Pagliero mène la transe jusqu'à l'extase finale. Curieux couplage d'un programme qui pouvait contenir un ballet supplémentaire ; car en moins d'1h, la soirée passe trop vite. Mais la fulgurance de Béjart est aussi l'indice d'une écriture géniale sachant se nourrir avec délices des musiques tout aussi fascinantes, qu'il a choisies pour chacun des 3 volets de ce triptyque magique. Magistral.

CRITIQUE, danse. PARIS. Bastille, le 25 avril 2023. MAURICE BEJART : 3 ballets. L'Oiseau de feu / Chant d'un Compagnon errant / Boléro. Jusqu'au **28 mai 2023**, à l'Opéra BASTILLE : infos et billetterie : https://www.operadeparis.fr/saison-22-23/ballet/maurice-bejart

VIDÉO : extrait du BOLERO par Béjart

VIDEO : Le Boléro de Ravel par Maurice Béjart, un classique indémodable :

CRITIQUE, concert. DEAUVILLE, 37ème Festival de Pâques de Deauville, le 7 mai 2023. Récital « Mon amant de Saint-Jean ». Stéphanie d'Oustrac, Le Poème Harmonique / Vincent Dumestre.

Après avoir tourné un peu partout (à l'Opéra de Rouen ou à celui de Toulon, entre autres…), c'est en **clôture du 37ème Festival de Pâques de Deauville** que le spectacle lyrique (« spectacle » car mis en espace) « Mon Amant de Saint-Jean » avec Stéphanie d'Oustrac – accompagnée par le fidèle Vincent Dumestre à la tête de son ensemble Le Poème harmonique (une semaine après les avoir entendus, ensemble, dans « **Armide** » de Lully à l'Opéra de Dijon / notre critique du 29 avril 2023) – posait ses valises.

Plutôt dévolu à la musique de chambre (nous y reviendrons plus loin), la voix a néanmoins toujours droit de cité dans la ville balnéaire normande, et ce 8ème et dernier concert du Festival (qui s'est tenu du 22 avril au 7 mai 2023) en est la preuve. Quoi de plus naturel pour l'ensemble rouennais (fondé

en 1998 par Vincent Dumestre), Le Poème Harmonique, que de se produire dans la ville voisine de Deauville, d'autant qu'il est en résidence en tant qu'artiste associé à la fondation Singer-Polignac qui est partenaire du festival normand, tandis que la mezzo française est originaire de la non éloignée Bretagne.



Présentant le concert, comme à son habitude, l'infatigable directeur artistique, Yves Petit de Voize, annonce avec sa faconde habituelle également un « spectacle donné sans entracte » avec des « airs et chansons de Marin Marais à Edith Piaf », tandis que **Vincent Dumestre**, en propos d'après concert, explicitera que ce spectacle mêlant airs de l'époque baroque (Marais, Cavalli, Monteverdi, etc.) et refrains du Paris de la première moitié du XXème siècle (Marinier, Cachan, Carrara) se veut un hommage à l'Ethnomusicologie apparu au début du XXe siècle, époque où l'on a redécouvert aussi la musique baroque (et donc bien avant les années 60/70, comme il

se plaît à le souligner…).

Connue pour ses talents de tragédiennes, Stéphanie d'Oustrac ne pouvait se contenter de délivrer tous ces airs et chansons si diverses sans les unifier par son jeu de scène et une histoire qui permet de les relier ; ici celle de la vie amoureuse d'une femme qui en connaît les joies puis les désillusions, et c'est un portait intense et passionné de femme en proie aux affres du sentiment amoureux qu'elle offre, troquant à un moment les oripeaux XVIIème d'une superbe robe cousue de fils d'or à une élégante salopette rouge (très « titi-parisien »).
Débutée par ses « petits canards » (c'est comme ça qu'elle appelle ses camarades musiciens, une dizaine d'instrumentistes issus du Poème Harmonique, auxquels s'ajoute ici l'accordéoniste Vincent Lhermet), la soirée s'ouvre sur le Prélude et Passacaille en mi mineur » (1701) de Marin Marais, pour déboucher sans heurts et sans rupture de ton, sur la chanson de George Martine et Ted Grouya « J'ai perdu ma jeunesse ». Deux chansons populaires plus tard, c'est le sublime « Lamento d'Arianna » de Claudio Monteverdi puis une aria extraite de L'Egisto de Francesco Cavalli dont elle délivre chaque couplet par une agilité introductive, puis une expression alanguie et enfin douloureuse avec des ornementations de plus en plus affirmées, avec une expression dramatique et humaine à fleur de peau.

L'accordéon remplace ensuite la basse continue, jetant un pont entre les époques et les genres, pour accompagner la mezzo dans diverses chansons du début de siècle dernier (« D'Elle et Lui », « Les petits pavés », « Où sont tous mes amants » etc…) pour aboutir à la très irrévérencieuse et coquine « Les Nuits d'une demoiselle » immortalisée par Colette Renard, et dans laquelle la chanteuse bretonne imite la gouaille toute parisienne de sa célèbre devancière.



On sourit tout autant avec les nombreux yodels dont est émaillé les drolatiques « Canards tyroliens », que précède la chanson qui donne son titre au spectacle de ce soir, les fameux « Amants de Saint-Jean », immortalisés cette fois par Lucienne Delyle et Fréhel, auxquelles d'Oustrac rend hommage, avec comme accompagnement l'étourdissant accordéon de **Vincent Lhemret**, secondé par le théorbe de **Vincent Dumestre**, utilisé ici comme une guitare ! Et c'est avec un bis d'une chanson de Marie Dubas (l'inénarrable « Tango stupéfiant ») que se clôt la soirée, au milieu d'un public clairsemé mais particulièrement enthousiaste !

Un mot sur le concert de musique de chambre entendu la veille (6 mai 2023), qui réunissait 8 instrumentistes de grand talent (dont **Pierre Fouchenneret** au premier violon et **Lise Berthaud** à l'alto) pour une exécution (notamment) de l'ample et lumineux « Octuor pour cordes et vents » **D. 803 de Franz Schubert** – chef d'œuvre absolu à mi-chemin entre la musique de chambre et la grande forme symphonique. Le résultat a enthousiasmé à la fois par la cohésion de l'ensemble et par la qualité des interventions individuelles, et ce fut particulièrement frappant dans le merveilleux Andante à variations, un 4ème mouvement qui met alternativement en valeur les différents timbres de la formation chambriste. D'autres moments de grâce retinrent l'attention, comme la géniale introduction Andante du finale, aux sonorités pré-wébériennes, où se détacha le cor soliste. Un régal d'un bout à l'autre !

La salle Elie de Brignac, dont l'usage et l'utilité n'est pas d'y exécuter des concerts, va maintenant retrouver sa vocation première, qui est la vente de chevaux de courses (elle se trouve en plein milieu d'un haras, lui-même situé en bordure du célèbre Hippodrome de Deauville) : mais dès le 1er août (et jusqu'au 12), la musique y résonnera à nouveau avec l'ouverture du 22ème Août musical de Deauville dont le programme est déjà en ligne – et consultable ici : https://www.indeauville.fr/22eme-aout-musical.



CRITIQUE, concert. DEAUVILLE, 37ème Festival de Pâques de Deauville (salle Elie de Brignac), **le 7 mai 2023. Récital « Mon amant de Saint-Jean » par Stéphanie d'Oustrac. Le Poème Harmonique / Vincent Dumestre** (théorbe). Photos © Claude Doaré.

VIDEO : Stéphanie d'Oustrac chante « ***Mon amant de Saint-Jean*** »

19ème FESTIVAL MUSIQUES AU PAYS DE PIERRE LOTI – 13 mai – 20 mai 2023

Pierre Loti, figure passionnante aux tropismes irrésistibles mérite assurément un festival, cette année du 13 au 20 mai 2023 en bord de mer, dont les escales Ile d'Oléron / Marennes / Rochefort sont déjà des invitations… Pour cette 19ème édition, **le baryton Victor Sicard**, directeur artistique, affiche le thème fédérateur « ***Extravagalence*** », thème cher à l'auteur rochefortais : « C'est son côté extravagant et sa passion pour notre si belle culture fran*çaise que j'ai choisi de traiter cette année dans le cadre de la* ***19ème édition du festival Musiques au pays de Pierre Loti****, qui se trouve également être le centenaire de la mort de notre auteur local* ». Au total **7 concerts événements**.
Ouverture le 13 mai au Château d'Oléron, avec un concert sur l'évolution de la mélodie française, d'Honoré d'Ambruys à… Alain Bashung… soit de l'air de cour (chanson jouée à la cour de Versailles avec un chanteur et un théorbe) à la mélodie française (pour piano et chanteur), sur des textes de Verlaine, Apollinaire ou Hugo, mis en musique par Saint-Säens, Fauré ou encore Poulenc, pour finir avec la chanson française de Barbara, Ferré, (pour voix et piano ou guitare).

Au pays de Pierre Loti….
Ile d'Oléron / Marennes / Rochefort

Extravagance ??
Vous voulez de l’extravagance



Pour fêter aussi les 60 ans de la mort de Francis Poulenc, musique religieuse à l’église de Brouage le dimanche 14 mai, puis quintette à vent et piano le 15 mai à St-Trojan-les-bains.

La maison de Loti, à Rochefort, comporte une salle Moyen-âge, une salle renaissance et un salon turc, autant d’étapes d’un voyage musical pour un concert maison (chansons « aux marches du palais » au Théâtre de la Coupe d’Or, le 16 mai).

Pas d’extravagance… sans orchestre. Ainsi Berlioz orchestra ses mélodies « Les nuits d’été » avec l’élégance et l’onirisme idéal que l’on sait. C’est le programme du 17 mai à Saint-Georges-d’Oléron avec « la bonne chanson » de Fauré que Loti appelait « cher Maître ».

Le concert du 18 mai à Saint-Denis-d’Oléron évoque l’amour de Loti pour les femmes : au programme, mélodies de compositrices dont Germaine Tailleferre. Le lendemain, récital proustien à l’Eldorado de Saint-Pierre d’Oléron, le 19 mai : évocation du concert que Proust admirateur de Loti organisa dans un salon du Ritz…

Tous les intervenants du festival ont accepté de jouer le jeu et rajouteront une petite touche d’extravagance, à la Loti, dans leurs programmes.

AU PAYS DE PIERRE LOTI

19ème édition du 13 mai au 20 mai 2023
Île d'Oléron / Marennes / Rochefort
Thème : **Extravagance**

PROGRAMME des 7 CONCERTS 2023

SAMEDI 13 MAI 2023 • 20h30
Le Château d'Oléron, Citadelle – Salle de l'Arsenal

« Évolution de la mélodie française »
Œuvres d'Honoré d'Ambryus, Michel Lambert, Marc-Antoine Charpentier, Sébastien Le Camus, Pauline Duchambge, Camille Saint-Saëns, Henri Duparc, Erik Satie, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Francis Poulenc, Barbara, Léo Ferré, Alain Bashung

Thibaut Roussel, théorbe, luth et guitare
Yoan Héreau, piano
Victor Sicard, baryton

DIMANCHE 14 MAI 2023• 16h
Brouage – Église catholique Saint-Pierre-et-Saint-Paul

« Salve Regina »

Olivier Messiaen : O Sacrum Convivium
Guy Ropartz : 3 Motets à 4 voix
Maurice Duruflé : 4 Motets a cappella
Francis Poulenc : Exultate Deo ; Salve Regina
Benoît Menu : Le Christ aux coquelicots

Ensemble Les Discours / Denis Comtet, direction

LUNDI 15 MAI 2023• 20h30
Saint-Trojan-les-Bains – Église de Saint-Trojan

« Let’s play a game »
Francis Poulenc Sextuor pour quintette à vents et piano
Richard Strauss Till l’Espiègle (arrangement pour sextuor par David Carp)
Jean Françaix Quintette à vent n°1
Jean Françaix Heure du Berger pour quintette à vent et piano
Benoît Menu Le Christ aux coquelicots

Guillaume Vincent, pianiste
Ensemble Ouranos

MARDI 16 MAI • 20h30
Rochefort – Théâtre de la Coupe d’Or

« Aux Marches du Palais »
Le Poème Harmonique

Vincent Dumestre, direction, théorbe, citole
Pierre Hamon, flûtes, cornemuse
Lucas Peres, viole de gambe
Christophe Tellard, vielle à roue, cornemuse

Joël Grare, percussions
Claire Lefilliâtre, soprano
Serge Goubioud, ténor
Victor Sicard, baryton

MERCREDI 17 MAI 2023• 20h30
Saint-Georges-d’Oléron – Salle Polyvalente

« Les Nuits d’été »
Hector Berlioz: Les Nuits d’été
Gabriel Fauré: Premier quatuor à cordes
Gabriel Fauré: La Bonne Chanson

Ensemble Contraste
Arnaud Thorette, Johan Farjot, Antoine Pierlot, Hugues Borsarello, quatuor avec piano
Albane Carrère, mezzo-soprano

JEUDI 18 MAI 2023• 20h30
Saint-Denis-d’Oléron – L’Escale

Une soirée avec Germaine Tailleferre et ses amies compositrices »
Mélodies de compositrices

Rita Schevchenko, soprano
Anna Cardona Esteva, piano

VENDREDI 19 MAI 2023 • 20h30
Saint-Pierre-d'Oléron – Eldorado

« Proust, le concert retrouvé »

Reynaldo Hahn: A Chloris
César Franck: Sonate pour violon et piano
Gabriel Fauré: Sonate pour violon et piano n°1, op. 13 en La Majeur
Gabriel Fauré: Après un rêve, Chanson du pêcheur, Tristesse, Le Papillon et la Fleur
Richard Wagner: Isoldens Liebestod (transcription Franz Liszt S.447)
François Couperin: Les barricades mystérieuses
Reynaldo Hahn: L'Heure Exquise

Théotime Langlois de Swarte, violon
Anna Cardona Esteva, piano
Lambert Wilson (sous réserve), récitant
Victor Sicard, baryton

Tarifs des concerts

Plein tarif 25,00 € – Tarif réduit 20,00 € : adhérents MPPL, membres des associations partenaires (AIAPL, Sorties de la Renarde, Amis du musée de l'Ile d'Oléron, Amis des arts de la Rochelle, Médiathèque de Saint-Pierre) ;
Tarif très réduit 10,00 € : de 13 à 17 ans inclus, étudiants, demandeurs d'emploi, EMIO, Conservatoires et Ecoles de musique tous départements (enseignants, élèves adultes), musiciens et conjoint de la Philharmonique Oléronaise ;
Gratuité jusqu'à 12 ans inclus.

Réservations et renseignements :

Par internet : www.festival-mppl.com – www.ile-oleron-marennes.com
Office de Tourisme de Rochefort : 05 46 99 08 60 – rochefort@rochefort-ocean.com
Offices de Tourisme de Marennes-Hiers-Brouage : 05 46 85 04 36 – marennes.tourisme@marennes-oleron.com
Saint-Pierre d'Oléron : 05 46 47 11 39 – st-pierre-oleron-tourisme@marennes-oleron.com
Le Château d'Oléron : 05 46 47 60 51 – le-chateau-oleron-tourisme@marennes-oleron.com
Saint-Georges d'Oléron : 05 46 76 63 75 st-georges-oleron-tourisme@marennes-oleron.com
Saint-Denis d'Oléron : 05 46 47 95 53 – st-denis-oleron-tourisme@marennes-oleron.com
Saint-Trojan-Les-Bains : 05 46 76 00 86 – st-trojan-les-bains-tourisme@marennes-oleron.com
et dans tous les autres Offices de Tourisme du Pays Marennes-Oléron.

Théâtre de la Coupe d'Or à Rochefort : En raison de nombreuses demandes et places retenues par les abonnés du théâtre, il est vivement conseillé de réserver rapidement.
– En ligne, theatre-coupedor.com
– Par téléphone, 05 46 82 15 15
– Au théâtre, 101 rue de la République, Rochefort. Horaires d'ouverture : mardi et jeudi 10h30 à 13h30 & 15h à 18h30 / mercredi et vendredi 15h à 18h30 / samedi 10h30 à 12h30.
Fermetures théâtre : 12/02 au 21/02 inclus et du 16 au 25/04

inclus.

Réservation et tarification Théâtre de la Coupe d'Or :
Concert du mardi 16 mai à 20 h 30 : Tarif normal 28,00 € ; Tarif réduit 25,00 € ; Tarif adhérent 21,00€Moins de 26 ans 10,00 €
Horaires d'ouverture :- mardi et jeudi 10h30 à 13h- mercredi et vendredi 15h à 18h30 / samedi 10h30 à 12h30 jusqu'au 28 janvier incluset ensuite les samedis jour ou veille de spectacle
Périodes de fermeture :du 17 décembre 2022 au 02 janvier 2023 inclusdu 4 au 13 février 2023 inclusdu 8 au 17 avril 2023 inclus
Le soir des spectacles, la billetterie ouvre 45 minutes avant le début de la représentation.Théâtre accessible aux personnes en situation de handicap.
Billetterie à l'entrée des salles une demi-heure avant les concerts. Placement libre.Aide possible des bénévoles pour les personnes à mobilité réduite.
Les portes seront fermées dès le début du concert.

Informations touristiques www.ile-oleron-marennes.com

19ÈME EDITION DU FESTIVAL
DU 13 AU 19 MAI 2023

ILE D'OLERON/MARENNES-HIERS-BROUAGE/ROCHEFORT

MUSIQUES AU PAYS DE Pierre Loti



Extravagance

Direction Artistique: Victor Sicard

Sous le haut patronage de l'Académie Française

CRITIQUE, opéra. LILLE, Opéra de Lille, le 4 mai 2023. VERDI : Falstaff. T. Christoyannis, G. Myshketa, G. Philiponet, Julie Robard-Gendre… D. Podalydès / A. Allemandi.

C’est avec **Falstaff (1893)**, l’ultime opéra de Verdi que **Caroline Sonrier** referme la saison 22 / 23 de **l’Opéra de Lille**, en invitant – pour la première fois dans son théâtre – le célèbre Sociétaire de la Comédie Française, **Denis Podalydès** à mettre en scène le chef d’œuvre testamentaire du Maître de Busseto. L’homme de théâtre choisit ici de transposer l’action dans un hôpital (à moins que ce ne soit un asile ?…) de l’entre-deux guerres (à en juger les décors du fidèle Eric Ruf et des costumes du non moins fidèle Christian Lacroix…). Et si l’ouvrage perd au passage un peu de sa truculence, il ne manque pas pour autant de verve ; les scènes cocasses fourmillent telle celle où c’est par intraveineuse qu’on

« administre » à Falstaff le précieux liquide rouge (du vin bien sûr, pas du sang !) dont il est friand.
Une fois sortie de la Tamise, il passe sur une table d'opération où on le débarrasse enfin de son imposante bedaine… – et dont le chirurgien extrait plusieurs ouvrages de Shakespeare ! La direction d'acteurs est brillante, comme toujours avec Podalydès ; autant les scènes intimes que les grands charivaris (finale de l'acte II – ici totalement frénétique -), s'avèrent réussis. Mais le dernier acte tombe malheureusement à plat, le lourd et peu gracieux décor unique de salle d'hôpital étant bien éloigné de l'univers mystérieux et féerique que doit constituer l'acte de « La forêt de l'Herne », privé ici de son aura poétique donc ; de même la scène de la Tamise ne fonctionne pas plus au milieu de ce dispositif scénique par trop « restrictif ».

Tassis Christoyannis, l'un des meilleurs barytons verdiens de l'heure



C’est en revanche un satisfecit général du côté d’une distribution choisie avec soin par **Josquin Macarez**, le conseiller aux voix de l’Opéra de Lille. Nous ne dirons jamais assez que le baryton grec **Tassis Christoyannis est l’un des meilleurs barytons verdiens de notre temps**, aux côtés de Ludovic Tézier et George Petean, et se montre par ailleurs et comme toujours excellent comédien. Acteur hors norme, il incarne sans gêne ce personnage énorme, avec tous les excès et sa fatuité exhibitionniste – jusqu’à montrer son adipeux postérieur (quand bien même il s’agit d’une prothèse !).

Vocalement, il domine également les débats par son interprétation débordante de vitalité et par la puissance de sa voix claironnante, qui est aussi un modèle de legato comme de phrasé… verdiens.

Gabrielle Philiponet lui donne la réplique avec autorité : son soprano étoffé, admirablement précis dans l’énonciation du

texte, lui permet de brosser un riche portrait d'Alice, entre malice et sensualité, dans sa blouse blanche d'infirmière affriolante.

Magnifique aussi, le Ford du baryton albanais **Gezim Myshketa** à la voix riche autant que vaillante, lui aussi doté d'un phrasé très verdien. On applaudit à deux mains devant la double révélation que constitue pour nous (car nous ne les connaissions pas !) la mezzo italienne **Silvia Beltrami** (Mrs Quickly) et la jeune soprano **Clara Guillon** (Nanetta). La première offre à son personnage ses graves épanouis et sonores, jamais poitrinés, et dont l'impayable rouerie est enveloppée dans une voix capiteuse. A l'inverse, le timbre de **Clara Guillon** est la lumière et la pureté même ; sa Nanetta est une source de fraîcheur à laquelle on n'a pas de mal à comprendre pourquoi Fenton vient s'y abreuver, incarné ici par **Kevin Amiel** qui offre à cette partie une voix plus corsée et lyrique que de coutume, plutôt qu'à un tenorino (et l'on ne s'en plaindra vraiment pas !).

Dans le rôle de Meg Page, la mezzo nantaise **Julie Robard-Gendre** convainc aussi, avec son chaleureux mezzo qui est un faire-valoir non négligeable. Si la voix n'est plus aussi stable qu'avant, **Luca Lombardo** offre au Dr Caïus tout son génie comique, tandis que les Bardolfo et Pistola de **Loïc Félix** et **Damien Pass** sont impayables de drôlerie et de truculence tant scénique que vocale.

Quel bonheur enfin d'entendre un orchestre symphonique, le vibrionnant **Orchestre National de Lille**, dans un ouvrage d'une telle richesse et complexité musicales, sur lesquels tant d'orchestres (de fosses d'opéra) achoppent ! Pugnace et crépitante, la direction de chef italien **Antonello Allemandi** met en exergue avec maestria toute la composante élégiaque et mélancolique de cet incroyable chef d'œuvre qu'est Falstaff !



CRITIQUE, opéra. Lille, Opéra de Lille, le 4 mai 2023. VERDI : Falstaff. T. Christoyannis, G. Myshketa, G. Philiponet, Julie Robard-Gendre… D. **Podalydès** / A. **Allemandi**. Photos © Simon Gosselin

VIDÉO : Teaser de Falstaff à l'Opéra de Lille / Podalydès, Allemandi

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 1er mai 2023. Récital « Amore Vincitore » : Fabienne Conrad, Christophe Berry (Jean-François Boyer, piano).

Pour son cinquième et dernier WE, le **Paris Opera Festival** – sis dans le sublime écrin de la Sainte Chapelle – invitait deux stars du monde lyrique, la caméléonesque mezzo **Marina Viotti** et le sémillant contre-ténor polonais **Jakub Jozef Orlinski**. Puis, pour le concert de clôture – à tout seigneur tout honneur -, la directrice artistique du festival, Fabienne Conrad, se produisait en compagnie de l'attachant ténor stéphanois **Christophe Berry**, après s'être entourée du baryton **Régis Mengus** (nous y étions : programme « femmes de pouvoir, 14 avril 2023) ou de l'alto bordelaise **Aude Extrémo**, lors d'autres soirées lyriques (toujours en duo, Fabienne Conrad a cette élégance-là – en plus de celles de robes de hautes coutures à chaque fois renouvelées – ce soir rouge passion ! -, et toutes aussi étourdissantes les unes que les autres).



Comme pour ses récitals précédents, il faut la voir jouer chaque air comme si elle était sur une scène d'opéra, amoureuse ou déchaînée (comme pour sa Tosca lors du récital précité), mais c'est ce soir sous le signe de l'Amour vainqueur (« Amore Vincitore ») qu'est placé la soirée. Et ce sont ainsi les plus beaux airs et duos amoureux de l'opéra qui seront égrenés, à commencer par celui qui ouvre le concert, « ***Nuit d'hyménée*** » extrait du Roméo et Juliette de Gounod (dit aussi « Duo de la chambre) » – tandis que les deux artistes arrivent chacun de leur côté pour se retrouver au-dessous de la fameuse châsse qui abrita un temps la célèbre Couronne d'épine du Christ pour laquelle Saint-Louis fit construire (en un temps record) la Sainte Chapelle. Yeux dans les yeux, avant d'échanger un vrai baiser de cinéma (!), le couple fonctionne à merveille dans l'enlacement de leur voix respective et dans

leur crédibilité scénique. Ils ont comme écrin le piano enveloppant de **Jean-François Boyer**, déjà à l'œuvre dans le récital précité. Mais il doit ce soir partager l'aspect musical de la soirée, avec le **Quatuor Classik Ensemble**, dirigé du violon par le talentueux **David Braccini** (qui régalera le public, un peu plus tard, d'une délectable Méditation de Thaïs de Massenet). Et c'est en formation quatuor que **Fabienne Conrad** entonne ensuite le bouleversant « ***Io son l'umile ancella*** » extrait d'Adriana Lecouvreur de Cilea, qu'elle délivre avec l'impeccable tenue musicale qu'on lui connaît, et qui sait infléchir ses grands moyens pour donner cet aria magnifique de bouleversantes nuances. Émotion renouvelée dans la non moins bouleversante « ***Chanson du saule*** » tiré d'Otello de Verdi, dont elle interprète le final (l'Ave Maria) qu'elle achève dans un murmure, sur le souffle, dans un pianissimo longuement tenu, qui suspend le temps avant de tirer un déchaînement de vivats de la part d'un public (très international) déjà conquis.

Christophe Berry, de son côté, ne récolte pas moins un triomphe dans le célébrissime air « ***E lucevan le stelle*** » extrait de Tosca de Puccini, qu'il sait envelopper de ce phrasé voluptueux et de cette douce mélancolie dont cet air ne peut faire l'économie. C'est également l'autre tube de la partition, le non moins fameux « ***Vissi d'arte, vissi d'amore*** » que **Fabienne Conrad** livre à un public suspendu à ses lèvres, dans un lieu qui inspire déjà silence et recueillement, sous la voûte gothique constellées d'étoiles et de fleurs de lys. On savoure une nouvelle fois la beauté intrinsèque du timbre, mais aussi la sincérité théâtrale de l'artiste, qui n'oublie pas de jouer sa partie, délivrant des piani à faire pleurer les pierres pendant cet air sublime – comme elle avait été également capable d'explosions de violence, lors d'un affrontement avec Scarpia (Régis Mengus) qui avait laissé les spectateurs haletants et transis quinze jours plus tôt ! L'air « ***Addio del passato*** » extrait de La Traviata de Verdi permet à nouveau de goûter à ses talents de comédienne/tragédienne, ici

vécu comme une glissade vertigineuse, jusqu'à ces mots ultimes, « ***Rinasce, rinasce*** », avant de s'effondrer comme un arbre foudroyé : tout est frémissant et beau dans le chant et l'interprétation de Fabienne Conrad. La soirée se termine comme elle avait commencé, par un duo qui les voit arriver sur la scène depuis le fond de la nef (soit le porche de l'église), où les deux artistes interprètent la formidable scène de Saint Sulpice (Manon de Massenet). Ils débordent d'éclat et de passion, de fougue et sensibilité mêlées, qui fait que l'on croit à leurs personnages, qu'ils gratifient également de leur chant ardent et puissant, couronnés de contre-Ut parfaitement émis… et tenus ! Devant le charivari du public, à l'issue de ce dernier air, les deux chanteurs le mettent à contribution pour leur bis, l'incontournable « Libiamo » tiré de La Traviata !

En guise de conclusion, il faut ici remercier le Centre des Monuments nationaux d'avoir permis la tenue de cette quinzaine de concerts pendant un gros mois, dans un lieu aussi magique mais également fragile et ultra-sécurisé, mais surtout la société Euromusic, dirigé par le passionné **Yann Harleaux**, d'avoir cru en Fabienne Conrad pour monter, en un temps record, un festival lyrique d'un tel degré de qualité et d'exigence artistique. On nous promet déjà une deuxième et même une troisième édition en 2024 et 2025, mais avisons le lecteur qu'Euromusic organisera également très prochainement un très intéressant festival de piano – le Festival « Résonances – (du 10 au 25 juin), dans lequel des artistes de la trempe de Vanessa Wagner, Olivier Beaumont ou encore Romain Descharmes viendront enchanter le public par leur talent ; Longue vie au Paris Opera Festival (et au Festival « Résonances ») !

CRITIQUE, concert. Paris, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 1er mai 2023. Récital « Amore Vincitore » : Fabienne Conrad, Christophe Berry (Jean-François Boyer, piano). Photos © Antoine Monfajon

VIDÉO : Fabienne Conrad chante « Vissi d’arte » dans Tosca de Puccini

---

CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023. CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L.

Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak… C. Bieito / A. Perez.

Quel choc ! Nous sommes sortis abasourdis du **Grand-Théâtre de Genève** – à l'issue de cette deuxième représentation de **Lady Macbeth de Mtsensk** de **Dmitri Chostakovitch**, mise en scène par **Calixto Bieito** et dirigée par **Alejo Perez** -, et c'est bien à une soirée lyrique d'ANTHOLOGIE à laquelle nous avons eu la chance d'assister, comme l'on en vit qu'une tous les trois ou quatre ans, c'est-à-dire tous les 500 opéras pour nous dont c'est le métier que d'en faire des comptes-rendus aux quatre coins de l'Europe et à longueur de temps.

Soirée anthologique au GT de Genève…

Remarquable Lady Macbeth de Mtsensk de Calixte Bieito

La première composante de ce fracassant succès est l'extraordinaire proposition scénique du trublion catalan **Calixto Bieito**, dont nous n'avons pas toujours goûté le travail, mais qui signe là – à nos yeux (dans une production déjà monté à l'Opera Ballet Vlaanderen) – sa meilleure mise en scène. Mais c'est avant tout l'œuvre elle-même, qui fait partie du « top 10 » de nos opéras préférés, et qui contient les germes d'un succès qui jamais ne se dément quand l'équipe artistique se montre à sa hauteur.

Lady Macbeth de Mtsensk est l'ouvrage d'un jeune génie fulgurant, en même temps qu'une œuvre étonnamment mûre puisqu'elle contient en germe beaucoup de ses compositions

futures. Que ce soit dans le sarcasme ou dans la compassion envers l'humanité douloureuse qui habite nombre de ses partitions de la fin, on y trouve déjà toutes les caractéristiques de son langage angoissé, à fleur de peau, où les clins d'œil burlesques alternent avec les scènes déchirantes en une succession frénétique, et nous heurtent avec une puissance proprement inouïe. On reste pantois devant l'interlude orchestral qui traduit l'acte d'amour de Katerina et de Sergueï au premier acte, et pétrifié au dernier, alors qu'un formidable forte précède l'hallucinante plainte de Katerina :

« Dans un bois, il y a un lac profond et son eau est noire comme ma conscience ».

Ce degré d'émotion se rencontre rarement sur une scène d'opéra, et cette partition grandiose réclame dès lors une proposition scénique qui se hisse à sa hauteur, comme c'est le cas ce soir !

Bieito transpose l'action dans une usine pétrolière, et la scénographie (signée Rebecca Ringst) est essentiellement constituée par des cuves et des échafaudages maculés du précieux or noir. Ils encadrent la maison des Ismaïlov : un quadrilatère d'une blancheur clinique, complètement aseptisé, baignant dans une lumière blafarde. A contrario, le devant de la scène est recouvert d'une épaisse fange noire, dans laquelle se déroulera le premier « combat » érotique de Katerina et Sergueï.
Au dernier acte, dans une scène d'une violence inouïe, l'héroïne y plaque sauvagement la tête de Sonietka qui s'y étouffe, avant de s'égorger tout en fixant le public droit dans les yeux, afin de le prendre à témoin de l'ultime étape de son calvaire. Étant (re)placé au centre du premier rang – dans une salle plus que moitié vide (presque une constante au Grand-Théâtre de Genève depuis la Pandémie de Covid…) – pour

mieux appréhender le spectacle, nous ne sommes pas près d'oublier cet hallucinant moment de théâtre !
Dans une autre scène choc, où la violence le dispute cette fois à l'humiliation, on voit Boris, qui a fait d'Aksinia son esclave sexuelle, la traîner jusqu'à son lit, après lui avoir passé une laisse au cou. Dans cet univers à donner le frisson et à susciter l'épouvante, Bieito fait bouger une foule anonyme, habitée par la haine de la « différence » (une scène montre un homosexuel marqué au fer rouge pour ses mœurs jugées contre-nature), toujours prompte à la grossièreté. Ces opprimés qui rêvent d'être des oppresseurs, isolent et persécutent Katerina dont le désespoir, dans la vision du metteur en scène, doit être absolu. Bieito excelle à donner à chaque interprète un profil fermement dessiné ; leurs gestes, toujours éloquents et pourtant naturels, n'entravent nullement leur spontanéité, si bien que chacun se meut avec l'aisance d'un acteur de théâtre chevronné. Une inoubliable et magistrale leçon de théâtre (lyrique) !

Ausrine Stundyte,
vibrante et pathétique Katerina



Pour continuer, **Aviel Cahn** a réuni à Genève les principaux artisans du triomphe qu'avait remporté le spectacle quand il l'avait monté à l'Opéra d'Anvers en 2014 (quand il dirigeait cet opéra qui forme, avec celui de Gand, l'Opéra Ballet des Flandres). Et la soirée repose avant tout sur l'écrasant rôle-titre porté jusqu'à l'incandescence par la soprano lituanienne **Ausrine Stundyte**, véritable torche humaine, vibrante et pathétique Katerina, d'une vitalité irrésistible et d'une incroyable endurance vocale. On ne peut que rendre les armes devant cette voix saine et ample, aux aigus glorieux, jamais criés. La chanteuse est surtout en adéquation avec la direction d'acteurs très précise de Bieito : elle ne privilégie ni n'occulte aucun des traits de caractères de cette Lady Macbeth russe. Elle est à la fois une victime (de la société, des circonstances), une meurtrière cynique, une séductrice doublée d'une calculatrice, une femme à la fois

vénale et généreuse, motivée autant par le sentiment amoureux que par la luxure. Un intense et complexe portrait de femme que le physique de la cantatrice rend encore plus explicite par le cocktail d'un corps voluptueusement provocant et d'un regard bleu acier qui transperce l'âme des spectateurs. L'incroyable et interminable standing ovation qui a salué sa sidérante prestation, au rideau final, est venu confirmer pour cette comédienne / chanteuse d'un format hors norme tient sa place d'icône dans le paysage lyrique mondial – aux côtés de la non moins incandescente Asmik Grigorian !

Le Serguei de Ladislav Elgr, en bête sexuelle et parfait macho



De son côté, le ténor tchèque **Ladislav Elgr** est un Sergueï suffisamment bâti en athlète pour répondre aux exigences que la régie lui impose, jusqu'à se retrouver les fesses à l'air quand il « culbute » Katerina sur le plan de travail de la cuisine. Pour la partie scénique, le ténor tchèque demeure, jusqu'au moment de la punition, sur le chemin de la Sibérie, une véritable bête sexuelle et un parfait macho, mais vocalement l'on constate malheureusement qu'il a perdu en sûreté dans le registre aigu par rapport à il y a huit ans ; mais la prestation reste néanmoins plus que convaincante. Sans nuage, en revanche, celle de la magnifique basse russe **Dmitry Ulyanov** qui impressionne dans le rôle du détestable et répugnant personnage de Boris Ismaïlov, avec ses rodomontades hargneuses, entonnées à pleine puissance, dans le grave comme dans l'aigu. Dans le rôle de Zinovi Ismaïlov, le pâle mari de Katerina, le ténor anglais **John Daszak** dont la voix et le jeu soulignent le caractère falot et comme absent du personnage. C'est en fait tout un monde décadent, parmi la flopée de rôles secondaires (avec une mention pour la Sonyetka de **Kai Rüütel** et le Commissaire de police d'**Alexey Shishlyaev**) qui s'investit ici sans réserve dans la noire évocation d'une société totalement décadente et perverse – à l'instar du **Chœur du Grand-Théâtre de Genève**, brillant comme à son habitude, qui ne cache pas son plaisir à figurer dans ce spectacle où il est parfaitement intégré grâce à une éblouissante direction d'acteurs (hallucinante scène finale où il forme une cohorte d'âmes damnées), et où ses talents dramatiques sont ainsi tout aussi sollicités que ses aptitudes vocales.

Dernier bonheur de la soirée, la direction musicale du chef argentin **Alejo Perez** (actuel directeur musical de l'Opéra Ballet des Flandres) allume le feu au sein d'un souverain **Orchestre de la Suisse Romande**, en mettant en place une lecture hallucinée de la partition : les cuivres halètent, les cordes grincent, et les bois frémissent. Le chef se permet

ici, et l’on ne lui donnera pas tort, de distendre les rythmes, ou de surligner les brutales interventions des cuivres… pour un résultat à couper le souffle. Quitte à nous répéter, **une inoubliable soirée lyrique comme on en vit tous les 3 ou 4 ans !**



CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023. CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L. Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak… C. Bieito / A. Perez. Photos © Magali Dougados

VIDÉO : Teaser de « Lady Macbeth de Mtsensk » au Grand-Théâtre de Genève

---

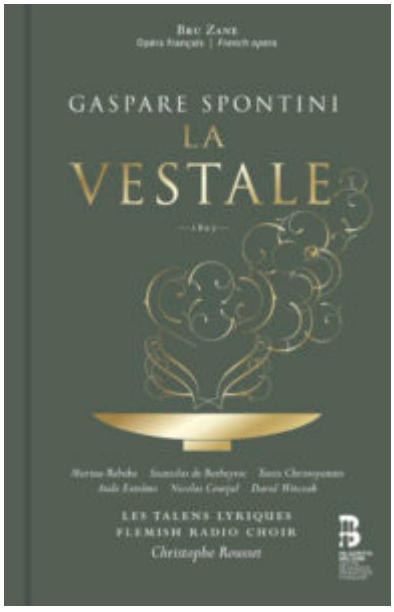
CRITIQUE CD événement. SPONTINI : La vestale (version originelle 1807). Rebeka, Extremo, Christoyanis (2 cd Palazzetto B-Zane – coll. Opéra français, juin 2022)

Créé en 1807, La Vestale de Spontini avant l'essor du style italien rossinien à Paris sous la Restauration, affirme le goût impérial celui de Napoléon Ier et surtout de l'impératrice Joséphine. Pas d'arias virtuoses, ni de chant ornemental mais dans l'esprit de la vraisemblance et du réalisme français, une action musicale dont l'écriture sert le drame à la façon des peintures d'histoire (d'où l'admiration indéfectible de Berlioz). D'ailleurs son modèle lyrique et dramatique survécut encore à la chute de l'Empire, jusqu'à

Gounod et surtout Massenet, et l'avènement du drame verdien puis wagnerien à l'extrémité du siècle.
Il est donc légitime au printemps 2023, date de parution du présent album, de ressusciter ce jalon majeur de l'histoire de l'opéra romantique français. Il était temps depuis la révélation qu'en donna la diva Callas à Milan dès déc 1954… mais en italien. Bénéfice de la rencontre troublante d'une interprète de génie défricheuse de surcroît, avec un personnage fascinant de la scène lyrique romantique [avant les Norma et Lucia de Bellini ou Donizetti]. La Vestale offre un superbe portrait de femme forte, maîtresse de sa destinée, y compris jusque dans la mort… Soit une préfiguration de Carmen.

La tragédie lyrique romantique française révisée par Spontini en 1807

Spontini fait évoluer le genre de la « tragédie lyrique », héritage du baroque lullyste. Mais ici en 3 actes au lieu des 5 originels, le prologue d'allégeance monarchique étant remplacé par une ouverture, superbe lever de rideau intensément dramatique.



Pour intensifier davantage le profil admirable, sacrificiel, tragique de La « Vestale » / Julia, Spontini exploite ses duos et confrontations avec Licinius, surtout la Grande Vestale, seconde héroïne de première importance psychologique… [actes 1 et 2]; ce dès après le premier air [d'exposition] de la grande Vestale au 1 [hymne du matin] ; le seul grand air de Julia n'arrivant qu'au II (« Toi que

j’implore avec effroi »), alors dans le temple de Vesta où va la rejoindre contre les bienséances de son rang et sa fonction religieuse, Licinius son amant. Enchaîné avec le récit et le second air (« Sur cet autel sacré que ma douleur assiège »), le « monologue dépasse ainsi 11 mn : soit un grand portrait musical et psychologique de la héroïne, tiraillée entre son vœu de prêtresse et son désir de femme amoureuse…

La valeur de cette production enregistrée en juin 2022, rétablit les proportions et les tessitures originelles : orchestre sur instruments d’époque (avec accents terrifiants, « révolutionnaires », dédiés aux bois et aux cuivres, ce dès l’ouverture), et pour les rôles masculins de Cinna et Licinius, à présent barytons authentifiés, léger, aigu pour Cinna et ténor grave ou baryténor pour Licinius, plutôt que les deux ténors rauques et cuivrés, d’évidence plus véristes que romantiques [de service dans la version Kuhn de 1991].

La Vestale rétablie dans ses tessitures vocales idoines

Ici **Julia**, fière amoureuse, qui aime le général Romain Licinius malgré son vœu virginal et son devoir de ne jamais laisser le feu de Vesta mourir, est incarnée par **Marina Rebeka**, qui réussit l’équation troublante de la loyauté et de la tendresse. Le profil préfigure par sa droiture morale admirable, Norma : Rebeka succède avec conviction à la créatrice, la légendaire soprano Caroline Branchu, alors au sommet de sa carrière lyrique à l’Opéra de Paris. Une entité morale admirable qui justifie la volonté des dieux de finalement l’épargner. La tragédie connaît donc une issue positive.

Option réussie, le rôle héroïque et pathétique de Licinius, réservé, défendu par le ténor **Stanislas de Barbeyra**c dont la tendresse du timbre ne cache pas un défaut dans

l'intelligibilité ni un certain maniérisme dans la diction. Défaillance que l'on ne saurait en rien émettre à l'encontre de l'impeccable **Tassis Christoyamis**, Cinna ardent, loyal, fidèle, certainement le plus crédible du plateau.

De son côté, l'alto française **Aude Extremo** qui a chanté Carmen entre autres à Lille, incarne les aigus francs comme les graves « abyssaux » du rôle de la « grande Vestale », dans le sillon de « la » Maillard, créatrice du personnage en 1807, autre légende du chant français romantique avec Branchu. Même souci de nuance et d'expressivité ductile pour le rôle ailleurs si statique du Pontife grâce au jeu vocal alerte, palpitant de la basse captivante **Nicolas Courjal** [lequel fait d'ailleurs chez Gounod un mephisto idéal]. Le général Licinius [amant de la Vestale Julia] incarne sous l'empire napoléonien avide de référence et d'identification à la Rome impériale, une claire idéalisation du militaire vertueux [de surcroît vainqueur ici des gaulois] figure de napoléon évidemment, défenseur exposé célébré des opprimés contre le dogme religieux injuste et autoritaire [incarné par l'inflexible Pontife] .
Voilà qui démontre avec pertinence voire éclat la splendeur recouvrée d'un drame lyrique du premier romantisme français ; sa dette envers Gluck, sa proximité et sa singularité d'avec des opéras contemporains ou proches récemment recréés – et commentés / critiqués sur CLASSIQUENEWS [Semiramis de 1802, Les Bayadères de 1810 de Catel, Adrien de Méhul, La mort d'Abel de Kreutzer… voire Les Abencérages de Cherubini, inspiré de Chateaubriand…].

LES TALENS LYRIQUES après avoir réalisé l'Orchestre des Danaides, Renaud, surtout Uthal et Médee de Chérubini [dans la même collection Opera Français du Palazzetto B-Zane], montre d'évidentes qualités dans l'articulation du drame Spontinien.

Au jeu de la contextualisation, La Vestale confirme ainsi sa place singulière dans l'évolution du drame lyrique français, annonçant même Bellini. Recréation remarquable. C'est donc pour la Rédaction de CLASSIQUENEWS, un **CLIC découverte**, et un nouveau volume réussi de la riche collection « Opéra français » du Palazzetto Bru-Zane.

CRITIQUE CD événement, recréation / Gaspare Spontini : La Vestale (Julia), déc 1807 – version originelle, recréation 2022. LES TALENS LYRIQUES- CHŒUR DE LA RADIO FLAMANDE
avec Marina Rebeka, Stanislas de Barbeyrac, Tassis Christoyannis, Aude Extrémo, Nicolas Courjal, David Witczak… Christophe Rousset, direction.
Plus d'infos sur le site du **Palazzetto BRU-ZANE** : https://bru-zane.com/fr/pubblicazione/la-vestale/

/ **BRU ZANE LABEL – Coll. « Opéra français »** vol. 35 | BZ 1051 – Parution : 12/05/2023 – Livre 2 CD – 154 pages – Coup de coeur de CLASSIQUENEWS – Note : 4 / 5. **CLIC de CLASSIQUENEWS / CLIC découverte** printemps 2023.

Sommaire du livre :

Alexandre Dratwicki, Au-delà du mythe
Alexandre Dratwicki, Un nouveau monde lyrique
Amar, L'œuvre, pas à pas
Hector Berlioz, Quarante ans plus tard

Étienne de Jouy, Dédicace et avant-propos
Synopsis
Livret

_____

LIEGE, Opéra Royal de Wallonie. VERDI : I Lombardi (19-27 mai 2023)

Deux frères, **Pagano** et **Arvino**, aiment la même femme, **Giselda**. Celle-ci choisit Arvino, laissant Pagano furieux au point d'agresser son frère. Dix-huit ans plus tard, alors que la ville célèbre la réconciliation des deux frères, Pagano, toujours aveuglé par la vengeance, provoque un incendie pour en finir avec son rival. Mais il tue par erreur leur père… il est condamné à l'exil. Figure du remord et de la malédiction (ce que Verdi traitera ensuite dans La Force du Destin, chef d'oeuvre absolu de la maturité), Pagano vit caché en ermite et aide les chevaliers chrétiens au moment de la Première Croisade, à délivrer la ville d'Antioche puis à libérer Jérusalem. Le destin lui permettra-t-il de payer sa dette, de gagner le pardon de ses proches ? le fera-t-il à nouveau croiser le chemin de son frère Arvino ? Fraternel, humaniste, Verdi presque trentenaire, s'intéresse ici au destin d'un homme violent, malheureux, rattrapé par le poids de la culpabilité… En aidant les Croisés à vaincre en Terre Sainte, Pagano sera-t-il lui-même pardonné et absout ?

Ermite maudit, Pagano obtiendra-t-il le pardon et son salut ?

L'ŒUVRE… Après le succès triomphal de NABUCCO (1982), Verdi présente à la Scala de Milan, I Lombardi en 1843, tragédie fraternelle à l'époque des Croisades… Lors de sa création, I Lombardi alla Prima Crociata (Les Lombards à la première croisade) est acclamé pour ses élans dramatiques puissants, confiés au chœur, quand l'Italie d'alors est unifiée et se libère de la domination autrichienne.

Le librettiste d'I Lombardi, Temistocle Solera, déjà auteur de celui de Nabucco, cultive les parallèles historiques et les allusions patriotiques. Dans le cadre du Risorgimento et dans la suite du fameux « Va pensiero » qui avait transporté les spectateurs italiens, Verdi et Solera développe une claire démonstration patriote et républicaine. Chaque opéra de Verdi, célèbre l'élan des partisans de l'unité italienne, en portant les espoirs du révolutionnaire Giuseppe Mazzini, lui qui, dans sa « Philosophie de la Musique », dédiait ses conseils artistiques à cet ignoto numini, ce jeune inconnu, cet « élu » qui, peut-être quelque part dans le pays, est travaillé par l'inspiration et qui enferme en lui le secret d'une époque musicale… Giuseppe Verdi !

La version française (intitulée « Jerusalem ») est réalisée en 1847 pour l'Opéra de Paris, temple européen qui célèbre les génies de l'opéra.

LIEGE, opéra royal de Wallonie / (19-27 mai 2023)

VERDI : I Lombardi – Créé à Milan, le 11 février 1843

Informations Réservations

Drame lyrique en 4 actes

Livret de Temistocle Solera d'après 15 chants de Tommaso Grossi

Pour la première fois à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège

2h45

Daniel OREN, direction

Sarah SCHINASI, mise en scène

Goderdzi Janelidze, Pagano

Salome Jicia, Giselda

Ramon Vargas, Oronte

Matteo Roma, Arvino…

OPĒRA Royal de Wallonie Liège

2022-2023

I Lombardi alla Prima Crociata

Giuseppe Verdi

Carnet du spectateur



"Quand fraternité rime avec rivalité..."

www.operaliege.be

RÉSERVATIONS et INFOS
directement sur le site de l’Opéra royal de Wallonie, Liège :
https://www.operaliege.be/spectacle/i-lombardi-alla-prima-crociata-2023/

Téléchargez votre livret programme pour accompagner et comprendre
chaque représentation des Lombardi à Liège
https://www.operaliege.be//content/uploads/2023/04/ORW_Carnetduspectateur_ILombardiallaPrimaCrociatta_22-23.pdf